

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 12

Artikel: Histoire : Fribourg cesse d'être autrichienne
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-181306>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

flexions très intéressantes auxquelles nous empruntons ces quelques passages :

« Rien dans l'histoire des temps modernes ne peut être comparé à l'effondrement de la France, si ce n'est l'anéantissement presque complet de la Prusse en 1806. A cette date, la puissance qui étreint aujourd'hui la France fut réduite à six millions d'âmes et à une armée régulière de quarante mille hommes, et ces débris des Etats de Frédéric II n'avaient pas même un caractère d'unité compacte. On sait cependant si la Prusse s'est relevée grâce aux efforts de ses patriotes de génie, les Stein, les Hardenberg, qui conçurent et réalisèrent le projet de fonder la grandeur future de leur pays sur la double base de l'instruction et d'une armée nationale. Cet exemple doit donc encourager la France dans cette heure troublée ; elle peut sortir de cette épreuve plus grande et plus forte, si, laissant la forfanterie et l'infatuation d'elle-même qui l'ont perdue, elle entre résolument dans la voie de la régénération.

» A ce point de vue, le siège de Paris n'aura pas été inutile. Le premier résultat de l'investissement, c'est le fait que, pour la première fois depuis des siècles, la population parisienne s'est trouvée pendant plusieurs mois seule en présence d'elle-même et sans un élément étranger. Elle s'est sentie comme une famille dont la maison aurait été longtemps envahie par des usurpateurs, et qui, délivrée enfin de leur présence, peut se voir et se compter.

On avait fait de Paris le centre de tous les plaisirs et de toutes les corruptions ; c'est là que se dépensait le produit de tous les agiotages, de toutes les spéculations honteuses du marché européen ; c'est là que se donnaient rendez-vous tous les fils prodigues en quête de plaisirs et d'amours vénales ; c'est là que l'enfant royal de la très puritaine Angleterre étonnait ses compagnons de plaisir par le dévergondage de ses allures et que le czar de toutes les Russies, le chef de la sainte église orthodoxe, venait se délasser de ses soucis en écoutant la musique d'Offenbach. Tout ce monde de joueurs et de joués, de souverains et de valets, de grands seigneurs et de courtisans encombraient les boulevards, les promenades des théâtres, et comme ils payaient bien, ils trouvaient parmi les Parisiens les pourvoyeurs de leurs plaisirs. On leur créait une littérature, une musique, un art dramatique à leur choix. Des nudités sur la scène, des journaux pleins de cancans du demi-monde, des romans qui n'étaient que la peinture chargée des vices à la mode, voilà ce qui passait pour la dernière expression de l'esprit français.

Etait-ce l'étranger qui corrompait Paris ? Était-ce Paris qui corrompait l'étranger ? Les autres nations accusaient Paris, Paris répondait mollement, car au fond il trouvait son profit à entretenir cette débauche dorée ; Paris était donc le grand coupable, c'était ce que répétaient dévotement des journaux anglais, allemands ou russes, dont les lecteurs oublièrent qu'eux-mêmes avaient jeté leur gourme en France et y avaient marqué leur passage par tout autre chose que des austérités. Cette conviction avait fini par gagner les Parisiens eux-mêmes ; ils

commençaient à croire que tout chez eux allait à la dérive, qu'il n'y avait plus ni vie de famille, ni saines habitudes, ni foi, ni morale. Comment auraient-ils pu se renseigner à ce sujet ? Pour se connaître, il faut se rencontrer, or, comme la vie municipale n'existait plus, comme nul lieu n'unissait les hommes de la même ville et du même quartier, comme il n'y avait de points de contact possible, en dehors des réunions de plaisir, que dans des sociétés scientifiques ou religieuses, et et cela sous l'œil vigilant et paternel de la préfecture, nulle solidarité ne reliait plus les habitants de la grande cité ; absolument étrangers les uns aux autres, ils n'étaient en face du pouvoir central qu'une poussière d'individualités. S'ignorant eux-mêmes, ils étaient tentés d'accepter de confiance les jugements qu'on publiait sur leur ville et de penser que le scepticisme y avait presque tout flétri.

Eh bien ! le siège arrive, l'investissement s'établit, rigoureux, implacable ; tous les étrangers ont disparu. Cette population isolée est en face d'elle-même ; ces hommes jusque-là séparés peuvent se rapprocher, échanger leurs pensées dans des réunions improvisées ; et il arrive que ces esprits se comprennent, que ces cœurs se rapprochent, il arrive que tous vibrent aux mêmes accents de patriotisme, et que les appels faits aux meilleurs sentiments de l'âme humaine trouvent chez tous un vivant écho. Ces hommes causent entre eux, délibèrent de leurs intérêts communs, et comme en ces temps de péril général le cœur s'ouvre vite et la sympathie naît rapidement, ils s'aperçoivent qu'après tout ils aiment leur foyer, leurs femmes et leurs enfants, et que tous s'unissent dans une même répulsion pour le régime dégradant dont la France est enfin délivrée. Paris, le vrai Paris enseveli sous une triple alluvion d'influences étrangères, s'est enfin retrouvé ; il s'est aperçu qu'il est autre chose qu'une ville de plaisir et qu'un caravansérail ; la cité ressort comme exhumée du milieu des cendres qui l'étouffaient, et cette cité, dont on faisait la corruptrice du genre humain, tressaille à toutes les voix qui lui parlent de devoir, d'honneur et de vertu.

HISTOIRE

Fribourg cesse d'être autrichienne

Amédée VIII, le plus célèbre des anciens princes de Savoie, après le petit Charlemagne, fut surnommé à cause de sa prudence « le Salomon de son siècle. » Duc de Savoie de 1391 à 1434, ensuite ermite pour la forme à Ripaille, il fut nommé pape au concile de Bâle sous le nom de Félix V (1439) ; mais au bout de dix ans il abdiqua à Lausanne et échangea la tiare contre le chapeau de cardinal et la mitre des évêques de Genève, qu'il réussit à transmettre à son petit-fils, âgé de 8 ans, et à plusieurs princes de sa famille.

De Lausanne, où il aimait à faire sa résidence et qui lui dut la fondation du couvent de Saint-François, comme Vevey la fondation de celui de Sainte-Claire, Amédée jetait des regards de convoitise sur Fribourg, ville dépendante de l'Autriche, mais entièrement isolée au milieu d'un réseau de villes et de châteaux dévoués à Berne ou à la Savoie.

Après bien des agitations et des troubles sanglants,

les Fribourgeois, vaincus par les Bernois alliés de la Savoie, furent obligés de subir la paix humiliante de Morat (16 juillet 1448). Cette paix les obligeait à rendre aux exilés fribourgeois leurs honneurs et leurs biens, à payer au duc de Savoie les frais de la guerre et à paraître à genoux devant lui pour implorer son pardon.

Albert VI, duc d'Autriche, frère de l'empereur Frédéric III et seigneur de Fribourg, ne s'était jusque-là que très médiocrement inquiété des loyaux sujets qui s'exposaient à tant de malheurs par dévouement à la cause de sa maison. Mais à l'ouïe du traité de Morat, il se transporta à Fribourg, accompagné de son maréchal, Thuring de Hallwyl, et d'un nombreux cortège, cassa le conseil et en fit emprisonner les membres, y compris l'avoyer Guillaume Felga.

Une oppression pesante courba bientôt toutes les têtes; mais 250 des citoyens les plus considérables échappèrent par la fuite à cette servitude insupportable. Le maréchal de Hallwyl ayant fait arrêter un jour au milieu de la ville le président du tribunal suprême, qui s'y était rendu avec un sauf-conduit, il le fit pendre à un arbre, non loin de Fribourg, en lui refusant la dernière consolation des chrétiens. Mais toutes ces persécutions et ces violences ne pouvaient manquer de provoquer des réclamations énergiques de la part de Berne et du duc de Savoie. Ce dernier, à qui la ville de Fribourg devait de très grosses sommes qu'elle n'était nullement en mesure de payer, fit entendre un langage menaçant, et Hallwyl effrayé renvoya sa soldatesque effrénée, et réintégra dans ses anciennes fonctions le conseil de Fribourg qui avait conclu la paix de Morat.

A partir de ce jour, l'autorité du duc d'Autriche alla en déclinant, et ce prince entama même des négociations secrètes pour céder ses droits à la Savoie. Quant à Hallwyl, il résolut au moins de se venger de ses subordonnés avant de se séparer d'eux tout à fait. Tout à coup il annonça au conseil l'arrivée très prochaine du duc Albert, qui venait, disait-il, dans l'intention de tout pacifier, et il leur fit part des préparatifs qu'il allait faire pour le recevoir dignement, en ajoutant que n'ayant pas lui-même suffisamment d'argenterie, il priait les riches de lui prêter la leur, afin de rendre la fête plus brillante. Cette demande parut toute simple; et, riches bourgeois et gentilshommes s'empressèrent à l'envi d'envoyer leurs vases et ustensiles de prix.

Le jour fixé pour l'entrée du duc arriva : on avait fait de grandes dépenses pour recevoir un hôte aussi distingué et toute la ville était en émoi. Le maréchal et l'avoyer Felga, à la tête de toute la noblesse en pompeux équipage, sortirent de la ville pour aller à la rencontre du duc. Ils chevauchèrent ainsi pendant une heure de temps, jusqu'au moment où ils aperçurent dans l'éloignement une troupe de cavalerie. Alors le maréchal de Hallwyl, tournant son cheval vers son brillant cortège, remit à l'avoyer la renonciation personnelle d'Albert d'Autriche à ses droits de souveraineté sur Fribourg.

Jusqu'ici tout allait bien; mais le perfide gouverneur déclara de plus que les créances de la ville sur le duc et l'argenterie qu'il avait fait emballer secrètement, étaient le prix de la liberté des Fribourgeois. Puis il piqua des deux et s'éloigna rapidement, laissant, comme bien on peut le penser, son escorte dans la consternation.

La ville de Fribourg se trouva dans la situation la plus critique par suite de ce tour autrichien. Le duc Louis de Savoie devint un créancier inexorable; il fit poursuivre à outrance la malheureuse cité alors sans ressources, sans crédit et sur le bord de l'abîme. Pour comble de maux, une vaste et dangereuse conspiration du peuple de la campagne contre la ville était sur le point d'éclater; et elle ne put être réprimée que par l'exécution de huit des principaux instigateurs. Aussi les Fribourgeois, ne sachant à quel saint se vouer, se donnèrent-ils au duc de Savoie, leur principal créancier, auquel ils jurèrent fidélité, le 10 juin 1452, et sous la domination duquel ils restèrent jusqu'aux guerres de Bourgogne, époque où ils entrèrent dans la Confédération suisse. Du reste, le

prince Louis fut pour eux un souverain équitable et généreux, qui sut gagner par la douceur l'affection de ses nouveaux sujets, que l'Autriche avait perdue à force d'injustices et d'exactions.

On lit dans le *Journal de Fribourg* : « Il y a environ trois années, deux citoyens genevois, MM. Carteret et Padoux, eurent l'heureuse idée d'établir une fabrique de lait concentré à Epagny, près Gruyère. Comme toute entreprise de quelque importance, cette industrie eut ses débuts pénibles, ses difficultés à surmonter, ses petits mécomptes; mais à l'heure qu'il est cette intéressante fabrique est entrée dans une voie de prospérité qui fait augurer qu'un avenir heureux lui est assuré.

Cet établissement absorbe maintenant le lait des sociétés de fromagerie de Gruyère, Estavanens et Le-Pâquier, sans que cela puisse suffire aux nombreuses commandes de lait concentré qui arrivent continuellement. Aussi les expéditions se font-elles chaque jour avec beaucoup de célérité. Preuve évidente que la qualité de cet aliment d'un nouveau genre est excellente, et qu'à l'étranger on sait apprécier ses bons services, surtout dans la marine et l'armée, où le lait paraît être adopté comme une nourriture saine, agréable et abondante. »

Un de nos abonnés a eu l'obligeance de nous apporter un objet assez curieux, qui dormait depuis longtemps derrière une vieille armoire. C'est un bâton, long de 4 pieds 3 pouces, avec un pommeau de porcelaine provenant probablement de l'ancienne fabrique de Nyon. Au-dessous du pommeau est une garniture en argent sur laquelle on a soigneusement gravé ces mots :

Le 14 mars 1785, la neige surpassait d'un pied ce Bâton, et en divers endroits du Pays il y en avoit 10, 15 et 20 pieds. Le 4 avril encore pis.

Comme on peut le voir, l'hiver de 1785 ne le cédait en rien à celui que nous venons de passer.

La livraison de mars de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE ET REVUE SUISSE, paraissant à Lausanne, contient les articles suivants :

I. La retraite de l'armée de l'est en Suisse. — I. Pontarlier le 30 janvier 1871, par M. Fritz Berthoud. — II. Le percepteur de Modane. Nouvelle, par M. A. Demontfort. — III. Léopold Robert, d'après sa correspondance inédite, par M. Charles Clément. (Troisième partie). — IV. La force vitale et la production artificielle des matières organiques, par M. J. Piccard. — V. La guerre en 1871, par M. Ed. Tallichet. (Septième partie.)

BULLETIN LITTÉRAIRE ET BIOGRAPHIQUE. — Les inondations de 1868, par J. Arpagaus. — Des inondations en Suisse en 1868, par R.-H. Hofmeister. — Manuel du droit public, à l'usage du citoyen, par S. Bury. — La mythologie et la théologie des contes d'enfants, par F. Martin Arzelier. — Histoire de Genève, par Amédée Roget. — Bibliographie de la Suisse.

Bureau chez Georges Bridel, place de la Loue, à Lausanne.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.